

Quinze jours

pour traverser la Corse à cheval.

C'est un voyage dans un autre monde, à travers un autre temps. Ce n'est pas seulement vagabonder au cœur de splendides paysages, c'est aussi apprendre à découvrir leurs secrets et surtout leur mémoire. Ce n'est pas un voyage facile, ni ordinaire ; le point de départ : « Mont'Estremu », et là le ton est déjà donné. L'itinéraire passe au pied des plus fameux sommets de l'île, et il emprunte les chemins les plus anciens qui la parcourent depuis des siècles.



Au premier abord, cette barrière montagneuse qu'est le cœur de la Corse paraît infranchissable. Et pourtant, chaque jour livrera son nouveau sentier qui serpente d'une vallée à l'autre, gravite les cols, vous guide vers une source, une chapelle, un minuscule oratoire où quelques larmes figées de cire blanche témoignent qu'un passant vous a précédé et qu'il a interrompu sa marche, le temps d'allumer une bougie qui brûle dans ces solitudes désertes en souvenir de quelqu'un, ou en remerciement à une sainte pour la protection qu'elle offrit un jour. Caprunale, c'est le premier voyage ; sur les traces de ses bergers transhumant entre la Balagna et le Niolu, la voie majeure, capitale, assez large pour offrir le passage aux immenses troupeaux qui descendaient du Niolu. Voie de transhumance, mais aussi voie stratégique qu'entretenaient des bagnards qui reconstruisaient inlassablement ce que détruisait la montagne. Une route pierrée, dallée qui serpente autour d'un éperon rocheux vers le ciel. Et là-haut, au col de Caprunale, au pied d'un hêtre qui depuis des siècles affronte tous les vents de mer et de montagne, on découvre les massifs du Niolu, le cœur de la Corse. Dès le premier matin, on a tourné le dos à la mer, à la belle anse de Galéria, pour commencer la marche dans la vallée du Fango. Lorsque nous reverrons la Méditerranée, ce sera à Propriano, de



l'autre côté. On part à pied, au côté de son cheval, que l'on apprend à ménager tout au long de ce parcours. Parce que là encore, il y a une véritable initiation ; celle de la vie en pleine nature, auprès d'un bel animal. Après ma première traversée de la Corse, je n'ai plus jamais abordé un cheval comme avant.

Le soir, on fait étape dans des bergeries oubliées, que bordent de brusques torrents où l'on se baigne dans une eau vive et claire. Les vestiges d'anciennes existences persistent, et on apprend à les déchiffrer. Deux ou trois cerisiers au bord du chemin enserrés par une forêt de hêtres indiquent que l'on s'approche d'un lieu où l'homme fut présent. Et parfois, il y a d'heureuses rencontres : le lieu

est toujours habité ; on traverse un jardin potager, il y a une belle source entretenue, et le soir, le repas partagé avec le gardien des lieux, un berger qui transhume encore sur ces hauteurs.

Je me souviens d'une grande étape. En nous dirigeant vers le fond de la vallée où se trouvait la bergerie, nous regardions monter vers nous un épais brouillard. Pas d'inquiétude, Francis Leandri est un guide exceptionnel, mais un étrange sentiment d'oubli du monde à mesurer que la brume gommait les contours du paysage, puis nous soustrayait les uns et les autres à la vue de nos compagnons. Et quand chacun se sentit évoluer dans un épais coton, laissant son cheval suivre le sentier derrière le guide qu'on ne dis-



tinguait plus, on n'entendait monter un chant magnifique à travers le brouillard. Des voix d'hommes, puissantes, justes, mais venues de nulle part éclataient dans l'obsédant silence qui nous avait cernés. Ils avaient travaillé durant deux jours à reconstruire le toit d'une des bergeries du petit hameau où nous mettions pied à terre. Ça s'appelle un aiutu. Celui qui a besoin d'aide en fait la demande auprès des hommes ou de femmes susceptibles d'apporter leur concours. Il peut s'agir d'une grande clôture à refaire, d'un terrain à nettoyer, d'un casseddu à reconstruire. Cela doit concerner les nécessités du travail. Le demandeur fixe la date de l'aiutu, achète le matériel, et dirige les travaux. Il sera redevable à son tour du même service, un jour. Et surtout, il offre les repas, le vin, les casses croûtes, tout ce qui sera servi à manger et à boire aux volontaires venus en renfort. C'est toujours un très beau moment, et nous arrivions à temps pour partager le repas final. On nous fit fête, on nous installa, on s'enquit poliment de nos origines, c'est à dire de nos villages et familles respectifs; et c'est ainsi que je fis connaissance d'un de mes cousins qui du coup passa le reste de la soirée auprès de nous et partit au petit

matin en oubliant son couteau que je conserve comme un remords au fond d'un tiroir en attendant que vienne le jour de le lui restituer. Départ dans un beau matin lumineux. Chacun s'active autour d'Orone, le cheval de bât qu'il faut rhabiller pour la journée. Ce n'est pas une mince affaire. Il



s'agit de ranger d'abord le contenu des bâts, c'est à dire notre ravitaillement, une bâche en cas d'averse brusque, la trousse à pharmacie, la caisse de maréchalerie... Et le plus difficile, c'est d'équilibrer tout ceci. En contrepartie de ce poids, qui s'amenuise à mesure que passent les jours, Orono évolue en liberté.

Le choix du cheval de bât est d'une importance capitale; il doit être suffisamment discipliné pour ne pas trop s'éloigner de la troupe, assez avisé pour choisir seul les endroits où passer en cas de difficultés et assez fin pour prendre conscience du volume exact du fardeau qu'il transporte: en quinze jours, Orono n'a jamais frotté ni accroché son bât à un moindre arbre ou rocher; et les occasions n'ont pourtant pas manqué... Et puis il est drôle! extrêmement pénétré de son importance, il toise les autres chevaux, les observe en cas de passage difficile, puis se penche à son tour sur la question: il faut le voir examiner un sentier scabreux avant de s'y aventurer, et ne considère tous les aspects, puis s'engage avec prudence en se tortillant pour éviter un tronc d'arbre ou un rocher mal placé... et à la sortie relever fièrement la tête: « Hein? je l'ai fait! ».

Orono est prêt, départ à pied pour échauffer chevaux et cavaliers. Les premières journées se déroulent à travers de gigantesques amoncellements de roches où se dessinent sous nos pas des sentiers tracés de longue date dont jamais on n'aurait soupçonné l'existence. Et pourtant, les passages sont larges, bien

aménagés et l'on découvre que l'immense barrière rocheuse est en réalité creusée, adaptée pour que l'homme y vive et y circule. Des bergeries y sont

construites, comme celle de Radule, sus-

pendues dans l'espace, accrochées à un vaste flanc de pierre que nous venons de contourner, et d'où jaillit un torrent glacé. Ici, pierre et eau, rien d'autre dans cette vallée que seul barre le tronc d'un sapin foudroyé.

Après ce monde minéral, j'attends le plateau du Camputile, ses ruisseaux coulant à travers le fin gazon, les croupes



et les creux très doux que dessinent ses buttes herbeuses, et surtout le miroitement du lac de Ninu, comme un marcheur attend la source dans l'ombre fraîche. Mais il a neigé dans la nuit, et c'est encore un paysage d'un autre monde que nous traversons. Et à l'orée de ce plateau mille fois foulé, face à ce lac mille fois contemplé, je ne sais plus... Le lac est gelé, la neige a effacé les contours familiers, creusé de nouvelles ombres, dessiné d'autres volumes, et le refuge de Manganelu, cette vaste et sombre bâtisse plantée de l'autre côté du Camputile jette les reflets éblouissants d'un palais de glace surgi de nulle part. La douceur de ce beau mois d'octobre revient dès le lendemain, et se mêle à l'un des plus beaux paysages de Corse : le lac de Crenu, enserré dans une splendide forêt de pins dont les aiguilles tombées colorent le sentier et adoucissent la marche en étouffant le moindre bruit. C'est dans ce beau silence qu'il s'offre au regard. Il y a une lumière merveilleuse, c'est doux, c'est beau, ça sent délicieusement bon, c'est l'odeur des pins chauffés par le soleil ; mais écorces, aiguilles, racines, n'exhalent pas le même parfum. L'ensemble est subtil, il faut apprendre à défaire cet écheveau d'odeurs et peu à peu j'y parviens. Allongé sous un

arbre, je renonce à ma sieste pour me repaître de ces fragrances et c'est un moment de véritable bonheur. J'entends parfois remuer mon cheval qui s'assoupit près de moi, j'écoute le vent dans les arbres, je regarde de tous mes yeux ces lumières, ces couleurs, et les frissons du lac sous la brise, je sens la terre autour de moi.

Nous entrons dans les forêts, maintenant. Non que le Niolu en eut manqué, mais la puissance des sommets rocheux

qui le dominant oblitérent bien des paysages. Nous pénétrons dans les belles forêts d'altitude : les lariccio, les sapins du Marmanu, et les fins bouleaux. Mais je réserve ma passion pour les hêtraies qu'octobre a parées de rouge et d'or, où les arbres semblent en marche, étrange armée en habit de parade à l'assaut des sommets du Sud.

Nous passons deux jours entiers à voyager sous les hêtres, rarement interrompus de clairières ou d'un bosquet de mélèzes, et jamais je ne les aurais crus si nombreux. C'est un très grand plaisir de marcher à travers des hêtres, le tapis de feuilles étouffe les bruits, l'odeur un peu acidulée de ses arbres fait venir l'eau à la bouche, et l'on est vite happé par ce monde peuplé d'arbres immenses aux troncs lisses et gris tourmentés de formes arrondies comme de gestes.

Col de Verde, plateau du Cuscionu, et un jour, on revoit la mer...

C'est une grande émotion de retrouver la mer, je ne l'aurai jamais crue, je suis une fille de la montagne, pourtant. Durant les deux derniers jours, nous redescendons vers elle et nous ne la quitterons plus des yeux. Il y avait du vent d'ouest, et c'est l'odeur de la montagne qui nous a environnés jusqu'à la fin. Pour passer de l'autre côté du fleuve, juste à l'em-

LE LAC DE CRENO





LE LAC DE NINO

bouchure au milieu des saules et parmi les hérons, à la jonction de l'eau vive et des vagues, il a fallu prendre le temps de déshabiller les chevaux, puis franchir à pied. Et j'attends que chacun traverse, heureuse de la pause, parce que c'est un choc très violent que j'ai ressenti à l'instant où sur la plage j'ai été assailli par les puissants parfums d'algues, de sel, d'autres arbres et d'autres roches chauffées par le soleil. Et je comprends confusément que mer et montagne ne sont en réalité aucunement distinctes, mais liées aussi étroitement l'une à l'autre que sont liés l'âme et la force, le sang et le cœur, les doigts de la main.

J'ai caché mon émotion dans la crinière

de mon cheval, et c'est lui qui m'a ramené à la réalité. Lui aussi était heureux de revoir l'eau et de sentir sous ses sabots la souplesse du sable, la fraîcheur de l'eau. Nous avons galopé comme des fous juste à la lisière des vagues, et parfois il faisait semblant d'avoir peur de l'écume, de s'en écarter, c'était drôle. Nous avons joué dans l'eau ensuite, longuement, et puis nous sommes rentrés au pas, tous les deux.

Fabienne Maestracci

Repères

• **A CHEVAL EN CORSE - GRANACE**
Guide équestre Francis Leandri
Traversée de la Corse, randonnées à cheval mer/montagne, bord de mer, montagnes du sud.

Tél 04 95 76 08 02 - 06 74 52 32 87

• LE CHEVAL CORSE :

DESCRIPTION : cheval rustique. Croissance achevée à six ou sept ans ; sobre, vif, généreux, très endurant, agile, au pied sûr, résiste aux intempéries et supporte facilement tout changement de nourriture. Jadis en élevage traditionnel, la poulinière était maintenue vide un an sur deux ce qui repoussait d'un an le sevrage du poulain, mais le rendait plus résistant.

ORIGINE : très probablement introduit en Corse vers le bronze final (il y a 3200 ans). En 1868, Dechanvre distingue les races de chevaux :

à front camus : d'origine barbaresque, Sardaigne et Espagne

à front concave : d'Europe genre Sigime et Solutré

à front droit : de Corse, de Tunisie et de l'Inde

En 1926, Dhers écrit : les petits chevaux Corses, Tunisiens et Indiens ont une origine commune : l'antique cheval aryen.

GUIDU BENIGNI :

Monographie du cheval corse (U cavall u corsu) en cours d'édition.

